

JSFS

Bibliographie

Journal de la société statistique de Paris, tome 135, n° 4 (1994),
p. 65-74

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1994__135_4_65_0

© Société de statistique de Paris, 1994, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques

<http://www.numdam.org/>

III

BIBLIOGRAPHIE

D'un monde à un autre : Jean FOURASTIÉ *

Par René PADIEU
(INSEE)

Pour nombre de ceux qui ont reconstruit l'économie française après la seconde Guerre Mondiale ou qui ont vécu les « *Trente glorieuses* », Jean Fourastié a été un compagnon ou un guide. Maints ouvrages publiés et le succès qu'ils ont eu le placent au premier rang des pédagogues sociaux. Ce que son enseignement au Conservatoire National des Arts et Métiers a prolongé sur un autre mode. Mais, il avait d'abord été acteur de la considérable transformation de la société française, lorsque celle-ci était passée en l'espace d'une génération d'un monde séculaire à celui d'une modernité très différente et rapidement évolutive.

Baucoup ont lu ses livres à mesure d'une production échelonnée de la fin de la Guerre à 1987 : il faudrait les relire, pour y découvrir, car nous l'avons peut-être un peu oublié, que ce qu'il disait reste en bonne part valide. Et, voici qu'au terme d'une vie si pleine, ce livre de et sur J. Fourastié est une utile récapitulation. Car, l'enseignement le plus fort était que le monde change plus radicalement que nos myopes yeux ne savent le percevoir ; pour nous en convaincre, il fallait à la fois nous présenter des vues longues et les adapter à la réceptivité du public de l'heure ; or, ces conditions du message d'alors, aussi, nous les avons perdues de vue. Il n'est pas inutile que l'auteur lui-même embrasse d'un regard rétrospectif le chemin parcouru et nous en donne une nouvelle clef.

C'est une manière de mémoires, sous forme de dialogues. Jacqueline Fourastié, la fille de Jean et une de ses plus proches collaboratrices, s'y fait « intervieweur ». Cependant, le décès de son père (en 1990) a interrompu l'entreprise : il y est suppléé par des extraits de divers ouvrages. Pour rendre compte de cet ultime livre dans le *Journal de la SSP*, nous le prendrons sous l'angle de la statistique. Il serait difficile en effet de retracer en peu d'espace, la pensée de Jean Fourastié dans les domaines

* *Jean FOURASTIÉ entre deux mondes*, Jacqueline FOURASTIÉ et Béatrice BAZIL, Éditions Beauchesne, Paris, 1994.

BIBLIOGRAPHIE

très divers – et cependant très liés – qu’il a abordés : fonctionnement de l’esprit, épistémologie, destin de l’homme, religion, ... Qu’on veuille bien nous pardonner cet abord partiel, qui pour autant ne méconnaîtra pas ces autres aspects : car un message essentiel aux statisticiens sera précisément que tout ce qu’ils font n’a de sens et de légitimité qu’au service de l’homme, de l’homme complet avec ses émotions, ses peines et sa dimension métaphysique. Je ne sais plus qui disait « ce qui compte, c’est ce qui ne se compte pas ». N’est-ce pas ce défi que nous, statisticiens, devons assumer : d’ordonner ce qui se compte pour rendre compte de ce qui compte ?

Et, n’est-ce pas au fond ce défi qui a animé tout au long la vie de Jean Fourastié ? Lui qui, constamment, a utilisé et établi des statistiques dit « *le mesurable et encore moins le mesuré, sont loin de décrire le réel. D’une part, il faut faire une critique sévère des statistiques et rejeter ce qui n’est pas sûr ou pas comparable. D’autre part, il faut tenir compte de l’immense domaine des faits qui ne sont et ne peuvent pas être enregistrés dans les bulletins statistiques.* » Ingénieur de formation, spécialiste de comptabilité d’abord et en poste à la Direction des assurances, il s’est vite trouvé au contact de la société, de la politique, de l’idéologie. Auprès de Jean Monnet, à l’origine de la planification « à la française », il y a conçu des vues renouvelées sur la démographie et la politique économique. Et, sur la difficulté à faire pénétrer les « idées neuves ».

Comme en toute science, nous savons qu’on ne peut séparer l’objet de la méthode. Commençons par celle-ci.

J Fourastié énonce deux règles : l’une, de replacer le fait dans le temps, nous y reviendrons ; l’autre, de « *placer le fait observé dans son milieu* ». L’on devrait doubler cette règle-ci de cette autre : placer aussi l’homme qui observe dans son milieu. Le succès de Jean Fourastié me semble tenir au fait qu’il est resté au contact des autres hommes. L’on dirait que son origine n’a rien de remarquable. Il n’a pas de bonne heure été entraîné aux abstractions. Il dit « *mon cerveau s’est formé dans le monde des hommes qui pensaient peu, ne lisaient guère et n’écrivaient pas.* » Il lui en est resté une attention pour les gens, un souci de fréquenter les savants comme les gens simples : pour sentir où résident les problèmes de la société. Mais aussi, cette proximité, cette « interconfiance » lui ont fait trouver les termes que son public entendrait. C’est, en somme, un enracinement « banal » qui a fait sa pertinence et son audience.

Avant d’être la recette du publiciste, cela a été le procédé de l’animateur. Nous sommes aux premiers temps du Plan. Jean Fourastié en a plusieurs fois présidé la Commission de la main d’œuvre. Elle associe des partenaires souvent en opposition ; il s’agit qu’ils déterminent ensemble le constat, le probable, le possible. « *Le consensus n’est pas le but de la réunion : il en est le fruit.* » Alors, on a « *considéré les commissions comme des laboratoires de recherche ; on découvre ce qui fera l’objet du rapport final, comme une découverte scientifique : on découvre un réel ignoré d’abord, et partiellement ignoré de la plupart des membres. C’est l’esprit scientifique expérimental en action. Pour moi, les membres de cette commission étaient des chercheurs et des expérimentateurs.* » Et, il ajoute : « *Le président doit avoir de la*

BIBLIOGRAPHIE

sympathie, et même de l'admiration, pour chacun des membres de sa commission. » C'est le même esprit qui fait envoyer aux États-Unis des « missions de productivité » où patrons, syndicalistes et fonctionnaires font ensemble le même voyage et les mêmes visites.

L'autre règle qui sous-tend tout le travail est de prendre en vue les évolutions longues : ne pas laisser le mouvement des vagues dissimuler les courants. « *L'intelligence est souvent trompée par le court terme ; il lui faut une conscience du long terme, du très long terme : l'intuition – ou la mémoire – de l'éternité.* » Or, comme les évolutions sont au delà de l'horizon spontanément repéré, il faut les donner à voir : il faut donc disposer de statistiques (des faits, opposables aux opinions) et, sur longue période. Jean Monnet souhaitait qu'ainsi on prenne conscience des problèmes : afin d'avoir une politique économique et non que le gouvernement soit influencé par des opinions. La révélation du puissant mouvement long, que la vision rétrospective donne, induit à la prospective. Ceci aussi (Gaston Berger n'avait pas encore inventé le mot) était novateur. Et, Jean Fourastié insiste : ce qui distingue la prospective d'un quelconque discours au futur, c'est son appui sur des *variables prévisibles à long terme* : où la prévisibilité est une vertu instrumentale indispensable, donc une exigence pour le choix des indicateurs.

Rétrospective ou prospective, la conscience des mouvements longs se satisfait d'indicateurs isolés et n'exige pas l'exhaustivité des modèles économiques. Jean Fourastié est extrêmement critique envers la science économique (anglo-saxonne) et, même, envers la comptabilité nationale, qu'il juge, l'une et l'autre, abstraites : spéculations d'universitaires ou d'« inspecteurs des finances » ignorants des réalités essentielles. Sans prendre parti sur ce grief, on doit reconnaître que l'une et l'autre ne disent pas grand-chose des bouleversements séculaires que Jean Fourastié met en relief.

Malgré – ou, à la faveur de – cette position, celui-ci aura été un promoteur de la science statistique : une promotion par l'utilisateur, la plus convaincante. Mais aussi, il a mis la main à la pâte. L'on sait la contribution de son équipe à constituer des séries de prix parfois sur plusieurs siècles : avec des résultats spectaculaires. Là où nous avons coutume de disserter sur 1 ou 2 % de variation, nous découvrons des variations du prix réel (en temps de travail) ou du salaire réel (en quantité de denrée achetable) dans le rapport de 1 à 5 quand ce n'est pas de 1 à 50 en l'espace d'un ou deux siècles.

Non moins importante a été la promotion du mode d'emploi des statistiques : jusqu'à organiser un cours... de lecture de l'annuaire. Il met en question le sens de certaines formulations : que veut-on dire lors qu'on énonce que « B a x fois plus de chances que C d'être dans une certaine situation » ? En fait, il se rend compte qu'il ne suffit pas d'apporter une connaissance : il faut aussi neutraliser les a priori. Il cite Jean Monnet : « *Il était plus facile de refaire des machines que de refaire des esprits* » ; et il préconise des « leçons d'ignorance ».

Voilà pour la méthode. Quant au contenu, il s'est agi de l'identification et de la diffusion de ce que J Fourastié appelle les « idées neuves ». S'il n'en est pas l'auteur

BIBLIOGRAPHIE

exclusif (y a-t-il jamais une paternité nette en matière d'idées ?) il a notablement contribué à en dégager quelques unes et à les propager. Il les guettait dans tous les domaines. J'en retiens spécialement deux, qui touchent de près à notre métier : la productivité et, comme conséquence, le bouleversement de la démographie. Plus, une troisième, qui les sous-tend : l'idée d'évolution ou de progrès. Longtemps, l'humanité a cru vivre dans un univers stable, rythmé du retour identique des jours et des saisons. « *Le travail traditionnel était une manière rituelle, presque magique, de prier pour que la Création s'accomplisse.* » L'histoire de la Terre et l'évolution des espèces sont des notions qui n'ont guère plus d'un siècle, lorsqu'au milieu de celui-ci l'on s'avise d'une histoire économique. Que ce soit une novation peut aujourd'hui surprendre. Mais, en 1950, c'était nouveau. Jean Fourastié pense même que les États-Unis ont pu concevoir l'idée d'évolution avant la vieille Europe, où elle était occultée dans les esprits par le souvenir du « Grand siècle » et de la « Belle Époque ».

Neuve aussi, la notion de productivité et, surtout, l'idée que celle-ci n'est pas principalement due aux ressources naturelles, non plus qu'à l'accumulation, mais bien plutôt à l'intelligence et l'organisation. Une idée dominante était alors qu'une grande puissance doit sa richesse à sa géographie. Ceci ne résiste pas à un calcul simple mais fondé sur la très longue période. La découverte, ici encore, appelait une pédagogie pour renverser la croyance. La notion de productivité, entendue comme rapport de ce qui est produit au temps qu'il a fallu pour le produire, remonte peut-être à J-B Say ; mais, divers économistes en reprennent et développent la théorie. Jean Fourastié en fait le calcul sur un siècle ou plus et met en évidence le rôle du progrès technique. Il marque bien l'inspiration commune et les différences entre l'approche anglo-saxonne et la française. Curieusement toutefois, il n'évoque pas dans le présent ouvrage, alors qu'il les avait cotoyés et cités précédemment, les travaux d'André Vincent ni leur reprise ultérieure par un autre commissaire au Plan, Pierre Massé, pour analyser le partage des « dividendes du progrès ».

Une conséquence de cette découverte est l'enchaînement « *progrès de la productivité → progrès économique → progrès du niveau de vie → progrès social* ». Et, Jean Fourastié y reviendra longuement dans la partie « morale » de son œuvre, cette série ne comporte pas le dernier chaînon « *→ progrès du bonheur* » ! Le progrès économique, ainsi chiffré et expliqué, s'est accéléré durant le troisième quart de ce siècle, durant ce que, formule passée célèbre, Jean Fourastié a baptisé « *les trente glorieuses* ». Mais, il prédit aussitôt qu'un tel mouvement ne saurait se poursuivre indéfiniment.

Au titre du progrès social, un apport de l'auteur à la statistique historique a été non seulement de montrer l'accroissement sans précédent des niveaux de vie, mais encore le rétrécissement de leur dispersion. Là aussi, des indicateurs pédagogiquement anecdotiques sont devenus célèbres : le conseiller d'Etat et le manœuvre de province. Ici, Jean Fourastié relève que, à mesure que les inégalités se réduisent, elles sont de moins en moins supportées. « *Des situations de moins en moins différentes sont ressenties comme de plus en plus injustes* » : au point que certains nient le rapprochement. Ceci est le thème de toute une réflexion sur la perception que l'on a des situations et l'écart avec la réalité ... malgré les statistiques.

BIBLIOGRAPHIE

Si la productivité s'est accrue, le numérateur s'est accru : nous avons davantage à consommer. Mais aussi, le dénominateur a pu décroître : nous travaillons moins. La réduction du temps de travail a été massive ; et, pourtant, méconnue. Il faut donc une reconstitution de séries historiques, illustrées de récits littéraires, pour arriver à en convaincre.

Enfin, un résultat majeur est que cette amélioration de la productivité n'a pas, et de loin, été uniforme. Il s'en est suivi deux conséquences et ce sont deux révélations à mettre au registre des idées neuves :

- les coûts unitaires de production ont varié très différemment et donc aussi les prix des produits. Les statistiques historiques de prix que J. Fourastié et ses collaborateurs calculent rendent compte de ces différences. J. Fourastié propose un classement des secteurs selon la rapidité de leurs progrès de productivité : progrès fort dans le secteur « primaire », moyen dans le « secondaire », faible ou nul dans le « tertiaire ». Performance dans la production de blé, constance du garçon coiffeur. J. Fourastié a popularisé en France cette distinction en trois secteurs : paradoxalement, c'est celle de C. Clark qui a prévalu. Celui-ci distingue selon la nature de l'activité économique : agricole ou extractive dans le primaire, industrielle dans le secondaire et de service dans le tertiaire. On ignore généralement cette différence entre les deux auteurs. Or, pour J. Fourastié, ce sur quoi porte l'activité économique n'a pas tant d'importance que cette inégale aptitude au progrès : car de celle-ci découle la déformation du système de prix ainsi que celle de la structure de l'emploi ;
- la seconde conséquence est en effet que, sauf si un surcroît de consommation absorbe le surcroît de production des secteurs où la productivité croît le plus, il faut nécessairement que leur population active se reverse sur ceux où elle croît le moins. Avant que Jean Fourastié ne contribue à l'expliquer comme conséquence d'un progrès agricole heureux, l'exode agricole était compris, fausement, comme un malheur national : d'où les politiques persistantes et inajustées de « retour à la terre ». Gageons que de tels sophismes, ou du moins un semblable manque de lucidité, sous-tendent une part des remèdes proposés au « problème de l'emploi », aujourd'hui que le progrès et la crise s'exaspèrent mutuellement.

Ainsi, la productivité apparaît comme le ressort des bouleversements qui affectent l'humanité : la démographie, le sens du travail, la libération des esprits, la conception de la justice, ... Cela fait dire à Wilton Dillon que Jean Fourastié a « *transformé la définition statique de la productivité en un mouvement comportant une nouvelle découverte de l'humanisme.* »

La conjonction de l'infinie aptitude de l'homme à éprouver de nouveaux besoins et des bouleversements induits par le progrès de la productivité « *créent des insatisfactions permanentes, des inégalités, des frustrations, de véritables désarrois, parce que cela change le sens des désirs profonds. On assiste à une cacophonie des aspirations.* » Face à cela, la difficulté à percevoir le mouvement dans lequel nous sommes emportés (« *le cerveau est beaucoup plus doué pour le rêve que pour l'observation* ») nourrit le défi pédagogique que Jean Fourastié a toute sa vie relevé.

BIBLIOGRAPHIE

Mais, il constate aussi « *le besoin réel d'irréel dont témoignent les hommes réels* » et conclut à « *l'inexistence à long terme de l'humanité sans croyance surréelle.* »

Sur ces décennies où s'est exercée sa passion d'expliquer, Jean Fourastié jette le regard de l'ouvrier à juste titre heureux de son œuvre. Pour autant, il mesure combien elle est inachevable. C'est aussi que le problème s'est renouvelé. Dans les années 50, il s'agissait de découvrir l'économie, les évolutions longues, la productivité et ses conséquences, l'égalisation. Aujourd'hui, les quatre grandes novations sont relancées, qui concernent le travail (son quantum et son sens), la fécondité et la famille, le temps libre et l'approfondissement des idées, enfin la question de la transmission des idées. La prégnance de l'information et de l'automatisation induit une nouvelle mutation de la culture et impose une mutation de la politique. Car, nous étions passés d'un monde où l'homme était dans la nature à un monde où le milieu dans lequel il est est un artefact ; or, nous arrivons maintenant dans un monde où l'homme lui-même est son propre artefact.

« *La science et les valeurs étaient en synthèse millénaire. Aujourd'hui, il n'y a pratiquement pas d'essai de synthèse des grands résultats de la science, et ce qui en existe fait apparaître contestables les notions les plus générales.* » Jean Fourastié plaide : « *une réflexion sur le devenir est plus que nécessaire. Elle ne permet pas de prévoir, mais elle sensibilise.* » Et, s'il estime que nous n'avons pas à l'heure actuelle d'instruments d'analyse, ce n'est pas pour être critique envers quiconque – ce que sa grande gentillesse interdirait – mais plutôt parce qu'il a longuement mesuré la difficulté de l'entreprise. Il dit « *qui veut penser son temps doit penser à la fois une foule, j'allais dire une cohue de faits instables et lourds de conséquences, que personne ne parvient à dominer, à ordonner. C'est donc la simple pensée d'un témoin vieillissant que je donne ici.* » Et, si l'on me permet de particulariser l'enseignement que j'en retire pour notre profession, ce serait, par une conception de la statistique qui aille au delà de ce que nombre d'entre nous se contentent qu'elle soit, entreprendre pour la société de l'homme aujourd'hui un travail semblable à celui dont Jean Fourastié nous a donné l'exemple depuis un demi-siècle.

Anne-Marie DUSSAIX et Jean-Marie GROSBRAS :
Les sondages : principes et méthodes

Paris, PUF, Collection Que-sais-je ?, 1993, 122 pages

Faire connaître à un large public ce que sont les sondages et comment ils sont réalisés par les professionnels, tel est l'objet de cet ouvrage très clairement présenté. Pour chaque catégorie de sondage probabiliste (sondages aléatoires simples, sondages stratifiés, sondages à plusieurs degrés, sondages par grappes) les formules d'estimation des caractéristiques recherchées (valeur moyenne et variance) sont fournies et commentées, sans toutefois que soient toujours données leurs démonstrations mathématiques. Cela suffit néanmoins pour comprendre comment l'on procède pour calculer les éléments à connaître et pour déterminer le degré de certitude – ou d'incertitude – qui entoure les estimations obtenues. Un chapitre est consacré aux sondages non-probabilistes, largement utilisés dans les enquêtes d'opinion et d'audience : méthode des quotas et autres méthodes empiriques. Sur le plan pratique, la construction des questionnaires et les méthodes de collecte des informations font l'objet d'exposés d'un grand intérêt. L'ouvrage se termine par deux chapitres portant sur l'analyse des résultats des sondages, sur leur qualité, ainsi que sur les méthodes de redressement des échantillons et de correction des erreurs repérables.

Felix ROSENFELD

**Moïse NZEMEN : *Tontines et développement*
– *Le défi financier de l'Afrique***

Yaoundé, Presses Universitaires du Cameroun,
1993, XVII, 234 pages

L'échec des méthodes occidentales de développement appliquées aux pays de l'Afrique sub-saharienne conduisent les spécialistes à s'interroger sur la nécessité d'utiliser davantage les moyens traditionnels de ces pays pour leur permettre de mieux améliorer leurs conditions de vie. L'ouvrage de M. Nzemen est entièrement dirigé dans cette voie, plus particulièrement sur l'utilisation des tontines, traditionnellement ancrées dans les villages africains, pour contribuer au financement de leur développement.

L'ouvrage décrit de manière très détaillée les divers types de tontines africaines (tontines de solidarité, de troc, d'épargne, économiques), leurs modes de fonctionnement, les motivations de leurs adhérents et leurs effets sur l'activité économique des milieux ruraux et populaires. Il va jusqu'à mettre en équation les différentes opérations de ces organismes.

Bien que le plus souvent les exemples soient pris dans la région Bamikélé, qui est une des plus évoluées et entreprenantes du Cameroun, il est indiqué que des modèles analogues sont utilisés dans la plupart des pays d'Afrique et, même, avec des variantes, en Inde.

L'auteur conclut à la grande utilité de ces tontines pour la mise en valeur de micro-entreprises, pour favoriser l'esprit d'épargne et même pour contribuer à l'implantation et à l'adaptation du système bancaire en milieu rural.

Felix ROSENFELD

Jean-Didier LECAILLON :
***Démographie économique : observation,
interprétation et analyse***

Librairie de la cour de cassation, Paris, 1990.
Ouvrage faisant partie d'une collection dirigée par Alain REDSLOB

En huit chapitres, J.-D. Lecaillon essaie de définir la démographie économique en la caractérisant comme « *l'élément des possibilités d'intégrer la population dans l'analyse économique et des conséquences qui en résultent* ».

Cette définition est acceptable, mais semble prêter le flanc à la critique, car on ne voit guère comment la science économique pourrait s'extraire d'une pensée ésotérique sans le recours implicite au substrat que sont l'homme et la société.

L'optique confuse est le fruit d'une vision incomplète de la nature profonde de la démographie que, personnellement, je conçois comme la synthèse d'une science sociale et d'une science biologique, la population d'une cité, d'une région, d'une nation devant être comprise comme un être vivant. L'auteur cerne, d'ailleurs, le dualisme évoqué lorsqu'il examine la notion de surpeuplement et de sous-peuplement, puis le concept d'optimum économique. En lisant cet ouvrage d'une manière attentive, on a l'impression nette que l'auteur côtoie le fossé dans lequel sont mêlés les deux concepts énoncés.

J.-D. Lecaillon fait essentiellement œuvre méthodologique. Il est évident que, pour traiter de questions telles que l'immigration, la dénatalité ou le développement, l'observation des faits doit être l'étape initiale dominante du travail.

En outre, l'histoire sociale met en lumière la multitude des thèses qui ont été élaborées depuis Malthus. Les interprétations que rappelle J.-D. Lecaillon montrent que la démographie économique est une discipline jeune dont la maturité n'est nullement acquise.

La statistique demeure reine dans l'éclairage des caractéristiques structurelles d'une population ainsi que dans celui des mouvements conjoncturels qui stabilisent ou qui déstabilisent le scénario population-économie.

Dans ce livre captivant, on peut relever l'ambiguïté de thèses accumulées dans le domaine de la démographie et comprendre les impératifs d'une recherche renouvelée justifiant la mise au point de relations excessivement complexes.

V. ROUQUET LA GARRIGUE

On the Role of Budgetary Policy during Demographic Changes

Institut International de Finances Publiques

Chaque année, l'Institut international de Finances publiques organise un congrès dans le monde réunissant des spécialistes d'économie financière.

Le présent ouvrage est le 48^e volume des Travaux de l'Institut, édité par Barbara Wolfe, correspondant au congrès qui a eu lieu à Séoul en 1992.

Les sujets traités gravitent autour des relations qui existent entre les phénomènes démographique et les finances publiques. Trente-six auteurs ont participé au congrès, en tant que spécialistes ayant présenté des communications.

La caractéristique principale des contributions ayant fait l'objet d'exposés et de commentaires est l'approche d'un système de connexions rarement analysées par les financiers et par les démographes. Je citerai, entre autres sujets, également intéressants, l'étude des politiques budgétaires au cours de période marquées par l'accroissement des populations et les mouvements migratoires au sein des pays membres de l'OCDE.

Pour les pays en développement, l'étude des relations définie comme thème central du congrès a été effectuée d'une manière, selon moi, assez inégale.

Au fond, il s'agit d'un ensemble complexe de problèmes qui ne peuvent être soumis à une analyse satisfaisante que dans la seule hypothèse ou l'on a les moyens de décrypter les implications d'une documentation statistique solide et parfaitement établie depuis plusieurs décennies.

Ce volume de « Travaux » est utile et il peut être à l'origine de recherches plus poussées, surtout dans le cadre de l'Organisation de Coopération et de Développement Économiques.

V. ROUQUET LA GARRIGUE